de Noy, de Brune, de Mouton Duvernet et de tant d'autres hommes de cœur qu'il avait connus, admirés et aimés, le jetèrent dans une série d'accès de rage ; mais rien ne l'abattit. En attendant la mort de Napoléon, il jurait de manger le cœur de l'Angleterre, la lente agonie du pâle et charmant héritier de l'Empire lui inspirait des tentations d'éventrer l'Autriche. Lorsque le drame fut fini et le rideau tombé sur Schœnbrunn, il essuya ses larmes et dit : " C'est bien. J'ai vécu en un instant toute la vie d'un homme. Maintenant, montrez-moi la carte de France ! "

Léon se mit à feuilleter un atlas, tandis que M. Renault essayait de résumer au colonel l'histoire de la Restauration et de la monarchie de 1830. Mais Fougas avait l'esprit ailleurs.

" Qu'est-ce que ça me fait, disait-il, que deux cents bavards de députés aient mis un roi à la place d'un autre ? Des rois ! j'en ai tant vu par terre ! Si l'Empire avait duré dix ans de plus, j'aurais pu me donner un roi pour brosser ! "

Lorsqu'on lui mit l'atlas sous les yeux, il s'écria d'abord avec un profond dédain : " Ça, la France ! " Mais bientôt deux larmes de tendresse échappées de ses yeux arrosèrent l'Ardèche et la Gironde. Il baisa la carte et dit avec une émotion qui gagna presque tous les assistants :

" Pardonne-moi ma pauvre vieille, d'avoir insulté à ton malheur ! Ces scélérats que nous avions rossés partout, ont profité de mon sommeil pour rogner tes frontières, mais petite ou grande, riche ou pauvre, tu es ma mère, et je t'aime comme un bon fils ! Voici la Corse, où naquit le géant de notre siècle, voici Toulouse où j'ai reçu le jour, voilà Nancy, où j'ai senti battre mon cœur, où celle que j'appelais mon Eglé m'attend peut-être encore ! France ! tu as un temple dans mon âme, ce bras t'appartient, tu me trouveras toujours prêt à verser mon sang jusqu'à la dernière goutte pour te défendre ou te venger ! "

XII

LE PREMIER REPAS DU CONVALESCENT

Le messager que Léon avait envoyé à Moret ne pouvait pas y arriver avant sept heures. En supposant qu'il trouvât ces dames à table chez leurs hôtes, que la grande nouvelle abrégée à dîner et qu'on mit aisément la main sur une voiture, Clémentine et sa tante seraient probablement à Fontainebleau entre dix et onze heures. Le fils de M. Renault jouissait par avance du bonheur de sa fiancée. Quelle joie pour elle et pour lui, lorsqu'il lui présenterait l'homme miraculeux qu'elle avait défendu contre les horreurs de la tombe, et qu'il avait ressuscité à sa prière !

En attendant, Gothou, heureuse et fière autant qu'elle avait été inquiète et scandalisée, mettait un couvert de douze personnes. Son compagnon de chaîne, jeune rustaud de dix-huit ans, éclos dans la commune des Sablons, l'assistait de ses deux bras et l'amusait de sa conversation.

" Pour lors, mamselle Gothou, disait-il en posant la pile d'assiettes creuses, c'est comme qui dirait un revenant qu'a sorti de sa boîte pour bousculer le commissaire et le souparker ! "

— Revenant si on veut, Célestin, sûr et certain qu'il revient de loin, le pauvre jeune homme, mais revenant n'est peut-être pas un mot à dire en parlant des maîtres.

— C'est-il donc vrai qu'il va être notre maître aussi, celui là ? Il en arrive tous les jours de pluss. J'aimerais mieux qu'il arrivait des domestiques ed'renfort !

— Taisez-vous, lézard de paresse ! Quand les messieurs donnent pourboire en s'en allant, vous ne vous plaignez pas de n'être que deux à partager.

— Ah ouiche ! j'ai porté pus de cinquante siaux d'eau pour le faire mijoter, votre colonel, et je sais ben qu'il ne me donnera pas la pièce, n'ayant pas un liard dans ses poches ! Faut croire que l'argent n'est pas en abondance dans le pays d'ous qu'il revient !

— On dit qu'il a des testaments à hériter du côté de Strasbourg ; un monsieur qui lui a fait tort de sa fortune.

— Dites donc, mamselle Gothou, vous qui lisez tous les dimanches dans un petit livre, où qu'il pouvait être logé, not' colonel, du temps qu'il n'était pas de ce monde ?

— Eh ! en purgatoire, donc !

— Alors, pourquoi que vous ne lui demandez pas des nouvelles de ce fameux Baptiste, vot' amoureux de 1837, qui s'a laissé dévaler du haut d'un toit, dont vous lui faites dire tant et tant de messo ? Ils ont dû se rencontrer par là.

— C'est peut-être bien possible.

A moins que le Baptiste n'en soit sorti depuis le temps que vous payez pour ça !

— Hé ben ! j'irai ce soir dans la chambre du colonel, et comme il n'est pas fier, il me dira ce qu'il en sait... Mais, Célestin, vous n'en ferez donc jamais d'autres ? Voilà encore que vous m'avez frotté mes couteaux d'entremets en argent sur la pierre à repasser ! "

Les invités arrivaient au salon, où la famille Renault s'était transportée avec M. Nibor et le colonel. On présenta successivement à Fougas le maire de la ville, le docteur Martout, maître Bonnivet, notaire, M. Audrot, et trois membres de la commission parisienne ; les trois autres avaient été forcés de repartir avant dîner. Les convives n'étaient pas des plus rassurés leurs flancs meurtris par les premiers mouvements de Fougas leur permettaient de supposer qu'ils dîneraient peut-être avec un fou. Mais la curiosité fut plus forte que la peur. Le colonel les rassura bientôt par l'accueil le plus cordial. Il s'excusa de s'être conduit en homme qui revient de l'autre monde. Il causa beaucoup, un peu trop peut-être, mais on était si heureux de l'entendre, et ses paroles empruntaient tant de prix à la singularité des événements, qu'il obtint un succès sans mélange. On lui dit que le docteur Martout avait été un des principaux agents de sa résurrection, avec une autre personne qu'on promet de lui présenter plus tard. Il remercia chaudement M. Martout, et demanda quand il pourrait témoigner sa reconnaissance à l'autre personne. " J'espère, dit Léon, que vous la verrez ce soir. "

On n'attendait plus que le colonel du 23e de ligne, M. Rollon. Il arriva, non sans peine, à travers les flots de peuple qui remplissaient la rue de la Faisanderie. C'était un hon-ne de quarante-cinq ans, voix brève, figure ouverte. Ses cheveux grisonnaient vaguement, mais la moustache brune, épaisse et relevée, se portait bien. Il parlait peu, disait juste, savait beaucoup et ne se vantait pas : somme toute, un beau type de colonel. Il vint droit à Fougas et lui tendit la main comme à une vieille connaissance. " Mon cher camarade, lui dit-il, j'ai pris grand intérêt à votre résurrection, tant en mon propre nom qu'au nom du régiment. Le 23e, que j'ai l'honneur de commander, vous révèrait hier comme un ancêtre. A dater de ce jour, il vous chérira comme un ami. " Pas la moindre allusion à la scène du matin, où M. Rollon avait été foulé aussi bien que les autres.

Fougas répondit convenablement, mais avec une nuance de froideur : " Mon cher camarade, dit-il, je vous remercie de vos bons sentiments. Il est singulier que le destin me mette en présence de mon successeur, le jour même où je rouvre les yeux à la lumière ; car enfin je ne suis ni mort ni général, je n'ai pas permuté, on ne m'a pas mis à la retraite, et pourtant je vois un autre officier, plus digne sans doute, à la tête de mon beau 23e. Mais si vous avez pour devise " Honneur et courage, " comme j'en suis d'ailleurs persuadé, je n'ai pas le droit de me plaindre et le régiment est en bonnes mains. "

Le dîner était servi. Mme Renault prit le bras de Fougas. Elle le fit asseoir à sa droite et M. Nibor à sa gauche. Le colonel et le maire prirent leurs places aux côtés de M. Renault ; les autres convives au hasard et sans étiquette.

Fougas engloutit le potage et les entrées, reprenant de tous les plats et hivant en proportion. Un appétit de l'autre monde ! " Estimable amphitryon, dit-il à M. Renault, ne vous effrayez pas de me voir tomber sur les vivres. J'ai toujours